

Une typologie des relations

Nos entretiens visaient également à mieux caractériser le type de relation que les usagers entretiennent avec les espaces à caractère naturel (ECN) qu'ils fréquentent. Pour cela, les réponses ont été analysées selon deux axes. Le premier axe était celui de la plus ou moins grande proximité à la fois spatiale et temporelle entre les usagers et les ECN : fréquence et durée des visites, choix des saisons, proximité ou éloignement géographique des sites, caractère interchangeable ou non des espaces (fidélité ou non à certains

espaces particuliers). Le deuxième axe était celui de la façon dont la relation aux ECN contribue en même temps à définir ce qu'est la ville. En effet, fréquenter des ECN, c'est aussi se positionner par rapport à la ville, dire ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas. Les liens que les gens tissent avec ces espaces sont caractéristiques de leurs liens à l'urbain et inversement. Ils font notamment apparaître la distance que certaines personnes, à certains moments de leur journée ou de leur vie, souhaitent mettre entre eux et la ville,



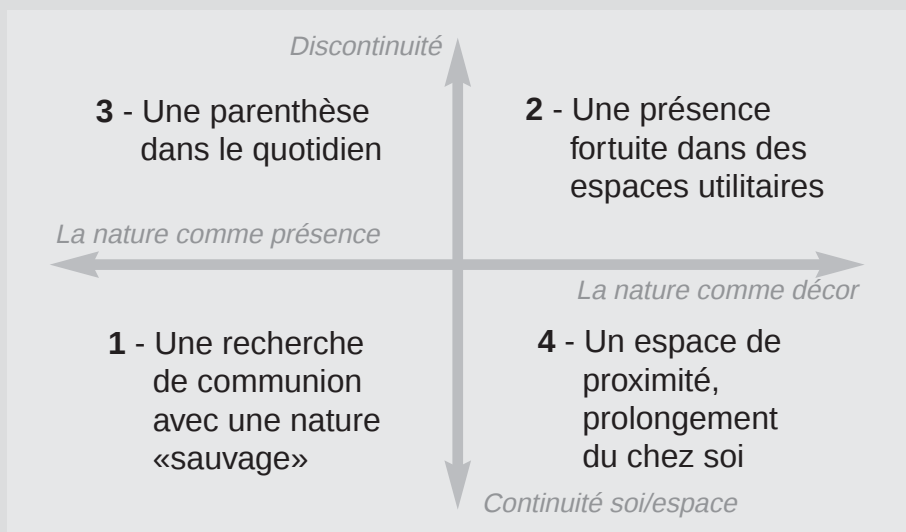
La ville vue du parc (La Gaudinière, Nantes)



Le parc vu de la ville (La Gaudinière, Nantes)



Une des entrées du parc de Procé (Nantes)



alors que d'autres personnes n'éprouvent pas ce besoin et font en quelque sorte corps avec la ville. La combinaison de ces deux axes d'analyse [voir graphique ci-dessus] nous a permis de dégager la typologie suivante, qui comprend quatre groupes.

Une recherche de communion avec une nature « sauvage »

Un premier groupe de personnes se caractérise par le lien étroit et constant qu'il entretient avec les milieux naturels en général et

avec les ECN en particulier. Leur emploi du temps est organisé de telle manière qu'elles puissent s'y promener, le temps d'une matinée ou d'un après-midi, et cela quotidiennement ou plusieurs fois par semaine. Résidant le plus souvent en appartement, ces usagers vivent cela comme une contrainte et cela d'autant plus qu'ils ont souvent eu une enfance rurale, dont ils gardent une certaine nostalgie. Les parcs leur permettent alors de se distancier de la ville.

« J'adore la nature. Je suis de la campagne donc j'ai besoin de me ressourcer. Mes parents étaient agriculteurs à côté de Châteaubriant. Donc j'ai besoin de la nature. La nature c'est un besoin, c'est naturel.



Chemin bocager (La Gournerie, Saint-Herblain)

J.-M. Le Bot

La beauté du paysage, prendre l'air, être dehors, la sérénité. Si je n'ai pas ça, ça me manque, je suis complètement électrique, j'ai besoin de prendre un bol d'air, c'est vital. Même si ce n'est qu'une demi-heure, mais c'est un besoin. Si je le pouvais je le ferais tous les jours. Ça me ressourçe, ça me calme, ça me procure de l'activité physique. C'est le plaisir avant tout. C'est un besoin. C'est lié à l'enfance certainement. C'est naturel, ça fait partie de mon environnement. La ville me pèse des fois. » (femme, 39 ans, infirmière, la Gournerie, Nantes)

Ce n'est pas la proximité qui conditionne le choix du parc et ces usagers rejoignent très souvent leur lieu de promenade en voiture. Car ce qu'ils recherchent, c'est une ambiance paysagère « libre », « sauvage » ou « naturelle ». De fait, c'est au sein des parcs les plus ouverts et les moins aménagés de notre échantillon que nous les avons généralement rencontrés : les parcs de l'étang Saint-Nicolas à Angers, le parc de la Gournerie à Nantes, le parc des Gayeulles à Rennes. Mais ces usagers sont aussi à l'écoute d'eux-mêmes, de leurs désirs du moment, afin de choisir l'ambiance paysagère la plus adéquate à leur « état d'esprit » :

« Quand je viens, c'est au feeling aussi, en fonction de comment je me sens, il y a eu une période où j'allais plus au lac de Maine, en ce moment je viens plus aux parcs Saint-Nicolas. Ça dépend. Rien de rationnel là-dedans. C'est un style, une atmosphère différente du lac du Maine. Je viens là ou au lac du Maine selon la sensibilité et l'humeur du moment. Le lac de Maine, c'est plus

ouvert, peut-être plus intimiste en fonction de la configuration de l'espace. Mais le point commun important, c'est la présence de l'eau et des arbres. Ici il y a la lande en haut, c'est vallonné, il a les carrières de schiste, les sous-bois, un mélange de feuillus et conifères : il y a beaucoup de choses. » (homme, 36 ans, DEA de géographie, au chômage, origine périurbaine, veut s'établir comme géobiologiste, Saint-Nicolas, Angers).

L'« état d'esprit » et l'humeur du moment se trouvent donc associés à un certain type de paysage. Ils conditionnent non seulement le choix du parc, mais également le parcours réalisé en son sein. Tous les sens sont alors mobilisés et cette catégorie d'usagers peut évoquer en détail sa relation à la nature.

« Je viens ici tous les jours. Ici on est tranquille, je peux sortir mon pendule, il n'y a personne... Je peux mesurer le rayonnement terrestre : ici je m'entraîne, je fais des relevés. Je ressens mieux les énergies si il y a moins de monde, du coup, je viens le matin. Tous les jours, même s'il pleut ou s'il fait froid. Je reste un temps différent à chaque fois. En fait ça dépend de ce que j'ai à y faire : une heure minimum, après je peux être connecté plus longtemps par les énergies qui sont ici, donc ça peut durer plus longtemps. Je change de circuit à chaque fois, je vais vers l'endroit où je suis attiré le plus : ça dépend du moment, c'est à l'instinct. Il n'y a pas un endroit que je préfère à un autre : chaque endroit a une énergie qui lui est propre, c'est pour ça que c'est bien de faire le tour et puis ça dépend des jours, ça dépend du temps qu'il fait... » (le même).



Parc des Gayeulles (Rennes)

Ce profil a profondément conscience que l'homme fait partie d'un écosystème au sein duquel il se doit de garder sa place. Ces usagers considèrent la nature comme une entité qui leur préexiste et dont ils mesurent le fragile équilibre. Elle a un sens en elle-même et pour elle-même. Ces usagers ont aussi une connaissance assez approfondie des écosystèmes et de la biodiversité. Ils possèdent un vocabulaire important à son sujet et savent identifier de nombreux taxons au sein de la flore et de la faune présente. Cela est souvent lié à leur métier ou à une passion naturaliste elle-même souvent héritée de l'enfance (parents attachés aux milieux naturels, attachement à une origine rurale parfois idéalisée).

« Pour l'homme, d'avoir la nature je pense que c'est vital. Pour quelqu'un comme moi qui a besoin de voir de la verdure régulièrement, c'est vital. [...] Quand on remonte dans le passé les gens étaient très proches de la nature car tous nos besoins, je parle des besoins vitaux venaient de la nature. Aujourd'hui, c'est un peu moins vrai dans le sens où on a tout standardisé, les champs, etc. Est-ce que c'est encore de la nature ? On peut se poser la question. Donc on est un peu moins dépendant de cette nature sauvage, mais je pense qu'au final, on vient de là donc on a besoin de s'y retrouver car c'est ce qui permet de se ressourcer tout simplement. » (homme, 30 ans, naturaliste, Bréquigny, Rennes).

Pour ces usagers, l'homme doit donc rester en contact avec la nature, sous peine de se dénaturer lui-même. La vie en ville est considérée comme « contre-nature ». Elle rompt un équilibre séculaire entre l'homme et son milieu d'origine. Les ECN investis par ces personnes – rappelons qu'il s'agit des parcs dont la gestion est la moins intensive – sont une sorte de compromis, un espace intermédiaire entre la ville et la « vraie » nature. Ils aident à préserver l'harmonie et l'équilibre des citoyens. Ils protègent des désagréments urbains et réveillent des sensations perdues dans et à cause de l'urbanité.

Une présence fortuite dans des espaces utilitaires

Ce second groupe est en tous points opposé au précédent. Urbains d'origine urbaine, ces usagers ne recherchent pas vraiment de contact avec les milieux naturels. Portés par les rythmes de la ville, attachés aux ambiances minérales, ils n'éprouvent

pas vraiment le besoin d'investir les espaces verts métropolitains. Au contraire, ces espaces leur apparaissent opposés à l'esprit même de la ville qu'ils souhaitent dense, minérale, agitée. Leur équilibre se trouve dans cette urbanité qu'ils portent en eux depuis l'enfance. La ville n'est pas perçue comme une contrainte mais fait partie d'eux-mêmes. En tant que telle, elle est valorisée, voire revendiquée. Un certain plaisir, voire une certaine fierté transparaît dans leur façon de se décrire comme des « citoyens », de se revendiquer comme « urbains ».

« Je n'en ai aucune idée de pourquoi je viens si peu. Pourtant ce parc est vraiment à deux pas de chez moi. Et j'y vis depuis 5 ans dans cet appart... Pourtant je trouve ça très agréable de se poser dans l'herbe, de ne penser à rien mais c'est pas vital pour moi. Je me suis dit pourtant : j'habite tout près d'un parc et j'y vais jamais... Mais bon c'est resté à l'état de réflexion... J'y reviendrai juste pour le travail, mais pas pour flâner. Je ne suis pas comme ça. J'adore la ville. C'est une ambiance que j'aime bien. Je ne suis pas quelqu'un de la campagne. J'aime la ville, j'aime la dynamique, le mouvement que ça inclut. Une ville ça bouge tout le temps. Même si l'été, c'est plus mou, moins vivant. Non. C'est peut-être pour ça que je viens si peu dans les espaces verts. À moins d'appeler des potes et venir ici pour faire une activité dans le parc. Mais pas tout seul, si ce n'est aujourd'hui, pour bosser mon mémoire, il fait trop chaud chez moi. » (homme, 25 ans, étudiant, origine urbaine, vit en appartement, la Gaudinière, Nantes).

Ces usagers déclarent ne pas venir plus d'une à deux fois par an dans les ECN. Quand ils y viennent, c'est pour des raisons variées qui n'ont que peu de lien avec la nature en elle-même : chaleur trop importante chez soi pour terminer un mémoire de fin d'étude, sandwich à avaler entre deux rendez-vous, attente d'un ami, utilisation du parc comme raccourci... « Moi je ne viens presque jamais. Là je suis venue parce que ma mère m'a demandé de venir avec elle. C'est ma mère qui m'a demandé de venir parce qu'elle dit qu'on ne se voit jamais donc elle m'a donné rendez-vous ici. » (femme, 19 ans, maraîchère, Bréquigny, Rennes)

Ces usagers ne fréquentent que des parcs et jardins urbains. Encore faut-il que ces derniers soient proches de leur domicile. La facilité d'accès est en effet la condition *sine qua non* de leur présence occasionnelle. Ils déclarent ne jamais aller à la rencontre de milieux plus « naturels »,



Se poser dans un parc (Procé, Nantes)

moins aménagés. Une excursion à l'extérieur de la ville, dans des espaces plus ouverts, ne fait absolument pas partie de leurs envies. Ils recherchent au contraire des parcs aménagés, faciles, propres et pratiques.

« Quelqu'un qui est de passage en ville, moi ça m'arrive, j'ai fini les magasins, j'ai envie de me poser et de manger mon sandwich et bien donc je vais aller au Thabor. Je sais que je vais y trouver mon banc parce que je n'ai pas envie de me salir, je vais y trouver une buvette, des sanitaires, etc. [...] J'ai toujours été habituée à ce que tout soit à ma portée : je veux mon banc, je sais où aller le chercher. » (femme, 23 ans, étudiante, Bréquigny, Rennes).

Les enjeux écologiques des ECN sont méconnus ou ignorés. Le végétal permet au mieux d'enjoliver la ville et de mettre en valeur le bâti.

« Parce que moi, je vis peut-être en ville, mais je vis en face d'un square où il y a un grand terrain et c'est tout vert. Ma fenêtre donne sur de la verdure et pour moi, c'est très important. Donc on est en ville, certes, mais il faut quand même qu'il y ait de la nature, des fleurs. Par exemple, je suis partie en Espagne l'année dernière et c'est encore plus fleuri que chez nous

toute l'année. Dans les lampadaires, il y a des bacs et je trouve ça très charmant, ça donne un autre aspect à la ville. » (femme, 40 ans, vendeuse, Procé, Nantes)
Le terme « biodiversité » ne fait pas sens, surtout s'il est appliqué au milieu urbain.



« Ma fenêtre donne sur la verdure... » (Procé, Nantes)

Perçus comme trop calmes, trop figés, trop silencieux, les ECN ne sont donc pour ces usagers qu'un élément parmi d'autres de la mosaïque urbaine, à l'écart de leurs espaces de vie usuels.

Une parenthèse dans le quotidien

Un troisième groupe d'usagers est composé d'actifs en situation d'emploi ou d'étudiants en préparation de concours qui investissent assez régulièrement les ECN en fonction de leurs horaires de travail. Les ECN qu'ils fréquentent se situent soit à proximité de leur domicile, soit à proximité de leur espace professionnel. Contraints par des horaires précis, ils cherchent à organiser leur temps libre de façon efficiente. Ils vont ainsi mettre à profit la proximité de certains ECN pour s'offrir une

parenthèse dans le quotidien, pour rompre pour un temps limité un rythme pesant et surchargé. Les ECN servent donc ici à prendre une certaine distance, à évacuer un moment le stress des études ou de la vie professionnelle, à échapper un tant soit peu à la pénibilité du travail.

« Je n'ai vraiment que 5 minutes comme trajet d'ici à mon travail. C'est donc pour ça que je reviens régulièrement déjeuner ici. Si je viens ici, c'est en fonction du temps, essentiellement. Dès qu'il fait un petit peu beau, je viens manger ici. Et s'il ne fait pas très beau, je marche une vingtaine de minutes, une demi-heure. [...] Je fais cela parce que je me sens bien après pour attaquer mon après-midi de travail. Il m'arrive de travailler très tard, donc j'ai vraiment besoin d'une pause assez importante, et puis de prendre l'air. Et puis dans un cadre qui est super, c'est un régal... C'est le calme. C'est d'entendre les oiseaux chanter, de voir un héron passer. Et puis d'autres, des petits écu-reuils... quand on observe on voit vraiment une faune intéressante. Donc c'est vraiment ça et puis le calme. Ici, on n'entend pas le bruit des voitures, c'est ce que j'apprécie en particulier. Et puis je fais le vide, ça me permet vraiment décompresser. Je sais que quand je ne viens pas ici le midi, je travaille beaucoup moins bien après. » (femme, 33 ans, ingénieur d'étude, origine urbaine, Saint-Nicolas, Angers).

Le champ sémantique de l'enfermement est très présent dans les propos de cette catégorie d'usagers et justifie leurs nombreuses incursions dans ces sites à des fins de détente, de relâchement, de décompression. Les ECN forment des îlots de verdure, des « havres de paix » où il est possible de se laisser aller à la rêvasserie, à la flânerie, sans autre but que le ressourcement personnel. On y apprécie le silence. La seule contemplation de la nature permet d'y évacuer le stress.

« J'ai besoin de sortir, en ce moment. J'en ai marre d'être cloîtrée chez moi, j'aime bien venir ici pour me détendre, prendre l'air. J'ai besoin de sortir, de prendre l'air de me vider la tête. Je fais une prépa kiné, donc je travaille beaucoup et quand j'ai besoin de sortir, il y a le parc en face de chez moi donc c'est parfait. C'est ici que je viens, c'est près de chez moi c'est pratique, je ne vais pas bouger ailleurs. Des fois je fais un tour, des fois je m'assois sur un banc et je reste là, à réfléchir. [...] La place de la nature en ville ? Un moyen d'évasion. S'il n'y avait pas d'espace vert en ville, ce serait mortel. C'est nécessaire : on a besoin de nature, de verdure. » (femme, 18 ans, la Gaudinière, Nantes).



J.-M. Le Bot

**Une invitation à la rêverie
(La Gaudinière, Nantes)**



Un barbecue entre amis (Les Gayeulles, Rennes)

Appartiennent à ce profil ces deux boulangers qui investissent ces espaces, presque tous les après-midi, pendant une à deux heures, après leur journée de travail. Ils justifient ce rituel par leur métier qui les oblige à vivre principalement de nuit, dans une atmosphère confinée. Ils viennent dans les parcs pour prendre le temps de respirer, de profiter du calme, du soleil, de la lumière. Cette habitude est profondément ancrée et nécessaire à leur bien-être et à leur rythme de vie. *« Je reste entre une et deux heures, ça dépend du temps qu'il fait. Je viens toujours l'après-midi, après le boulot. Je viens surtout l'été car j'adore le soleil. J'en ai besoin... Je vais souvent aussi à Bréquigny, mais je préfère les Gayeulles. C'est plus grand, c'est mieux. Ici, je viens pour me détendre. J'aime regarder les animaux, les lapins, les oiseaux... J'aime être au calme, me détendre, prendre le soleil parce que je travaille de nuit... Ici je marche, environ une demi-heure, puis je me pose, je me repose. »* (homme, 38 ans, boulanger, les Gayeulles, Rennes)

Ce type d'usagers est favorable à l'existence d'ECN en ville, mais avant tout comme lieux d'une brève coupure psychologique qui permet le reste du temps de continuer à profiter de la vie urbaine. Leur fonction écologique n'est guère perçue.

Un espace de proximité, prolongement du chez-soi

Ce dernier groupe est celui qui entretient les rapports les plus étroits et les plus fréquents avec les ECN. Ce groupe est plutôt composé de personnes de milieux populaires. On y trouve des retraités, des chômeurs, des personnes en arrêt maladie, ainsi que des travailleurs à mi-temps ou des intérimaires. C'est-à-dire des personnes relativement éloignées du statut d'emploi qui demeure la référence, celui de l'emploi à temps plein et à durée indéterminée. Mais ce qui les rassemble, dans notre perspective, c'est surtout l'imbrication étroite entre un site et leur quotidien. Ils résident à proximité d'un ECN dans lequel ils se rendent presque quotidiennement. Un profond attachement les relie à « leur » parc ou jardin de prédilection, défini comme un « espace du quartier » et vécu comme une extension du domicile, un prolongement de l'espace de vie personnel. Dans le même temps, cet espace n'est pas le lieu d'une seule activité bien définie, mais au contraire celui de différentes activités interchangeable : promenade, sieste, lecture, interactions sociales, etc. Ce sont des lieux fortement appropriés et en même temps multifonctionnels, qui autorisent une grande variété de comportements et de pratiques.

« On vient presque tous les jours. À pied. On habite à 5 minutes à pied d'ici. Enfin on vient surtout quand il fait beau, l'été plus que l'hiver. On vient ici parce que c'est plus près que le Thabor ou les Hautes-Ourmes par exemple. Et puis surtout parce qu'on l'aime bien, on s'y trouve bien. On arrive souvent vers 14 h et on y reste jusqu'à 17 h 30, 18 h. On passe l'après-midi avec nos chaises pliantes, nos mots-croisés et le journal. » (homme et femme, 63 et 69 ans, mariés, employés en retraite, Bréquigny, Rennes).

Dans ce cas, les ECN élargissent l'espace du domicile. La démarcation entre la ville et la nature est moins nette que dans les groupes précédents : il y a une réelle continuité entre le domicile et ces parcs. Ces derniers sont jugés « indispensables », mais bien moins pour leurs caractéristiques écologiques que comme cadre agréable où il est possible de prolonger les activités du quotidien, de rencontrer des amis ou de sortir un peu de son logement.

« Moi j'ai l'habitude parce que j'habite près d'ici, à une minute d'ici, depuis 2000. Je viens très souvent, dès qu'il fait beau. Je viens ici comme ça je peux profiter du soleil. Je viens aussi le soir avant que ça ferme pour profiter de la fraîcheur. [...] C'est juste que j'adore la nature et j'ai besoin de sentir la nature, de toucher l'herbe, j'ai besoin d'être dans un parc. [...] En fait mon appartement est tellement petit que je ne peux pas inviter des gens. Ou juste une. Donc le parc ça me permet d'en inviter plusieurs et du coup je peux me libérer parce que j'ai pas à les surveiller pour voir si ils ne cassent pas des trucs... Donc je peux m'amuser. Donc je leur donne rendez-vous ici le soir à cet endroit précis. Même la nuit quand elle est noire et qu'il n'y a pas de lune pour éclairer je connais le parc comme ma poche. Je connais tous les endroits pour sortir, rentrer. » (femme, 19 ans, employée, Bréquigny, Rennes).

« J'habite à 200 mètres du parc. Je viens tous les jours, tous les jours, tous les jours. Tous les jours de l'année. [...] Ça fait 25 ans que j'habite dans le quartier. Donc je viens depuis qu'il a ouvert au public, c'est-à-dire plus de 10 ans. Et je viens tous les jours, minimum deux heures. [...] Je rentre du travail, je pose mon cartable, mon sac, je bois un verre d'eau, je chausse mes tennis et je viens ici. Je connais ce parc sous tous les plis, je connais tout. Je connais bien les gardiens. Depuis le temps qu'ils me voient : des fois le matin, ils ont à peine ouvert que je suis déjà là. Ils sont

très sympa, très gentils. » (femme, 48 ans, employée, origine urbaine, la Gaudinière, Nantes).

Ces riverains se sont donc largement appropriés des ECN qui leur tiennent lieu de jardin personnel. Ils ont le sentiment d'y être chez eux. Ils en connaissent tous les recoins, ont vu leur évolution, connaissent les personnes qui les fréquentent, les gardiens. Ils peuvent raconter des anecdotes à leur sujet. L'investissement affectif est également très fort.

« Je viens très souvent avec mon mari. On fait le tour du lac. On marche, on fait la grande boucle. Deux fois par mois à peu près. Quand on veut y aller, on y va. J'aime venir ici. C'est mon lac. C'est mon lac, c'est comme ça. [...] C'est comme ça, c'est tout, c'est mon lac. Je suis tellement bien là. J'arrive là et c'est mon lac. Ça fait plus de 40 ans que je viens là. J'aime tout ici, les arbres, les petits bosquets. Il me semble que quand je suis là, je suis chez moi. Depuis le temps. » (femmes, 81 et 78 ans, sœurs, origine rurale, vivent en appartement, coiffeuses à la retraite, Saint-Nicolas, Angers).

Ces espaces sont également des espaces de sociabilité et d'échanges. Ils servent de point de rendez-vous entre amis ou de lieu de rencontres – imprévisibles mais recherchées – avec le voisinage. Ces sites jouent donc un grand rôle dans la vie sociale du quartier.

« Je ne viens pas toute l'année, ça dépend si je travaille ou si je travaille pas, si je suis au chômage, je viens ici plus souvent, faire un tour. Je viens prendre l'air un peu comme j'habite à côté. Je reste juste là, je viens voir s'il y a quelque chose à faire... trouver un copain ou quelque chose... Boire un petit café là-bas, au bar du parc... Je vois pas souvent des amis à moi, ça dépend, il y en a qui travaillent, d'autres qui ne travaillent pas... Des fois on se donne rendez-vous, ou on se croise juste pour discuter. » (homme, 29 ans, intérimaire dans le bâtiment, les Gayeulles, Rennes).

Ces espaces sont donc des lieux de proximité, favorisant le lien social, la rencontre. Le lieu public qu'est l'ECN se voit approprié et permet une extension du logement. En même temps, il offre une alternative au quartier souvent décrit comme trop minéral. Il permet une respiration et le développement de liens sociaux et d'activités bien plus qu'il ne se présente comme une occasion de lire, de comprendre et d'observer la nature. ■